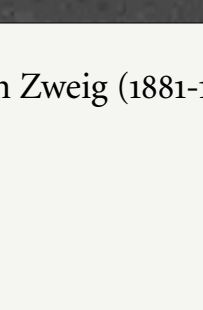
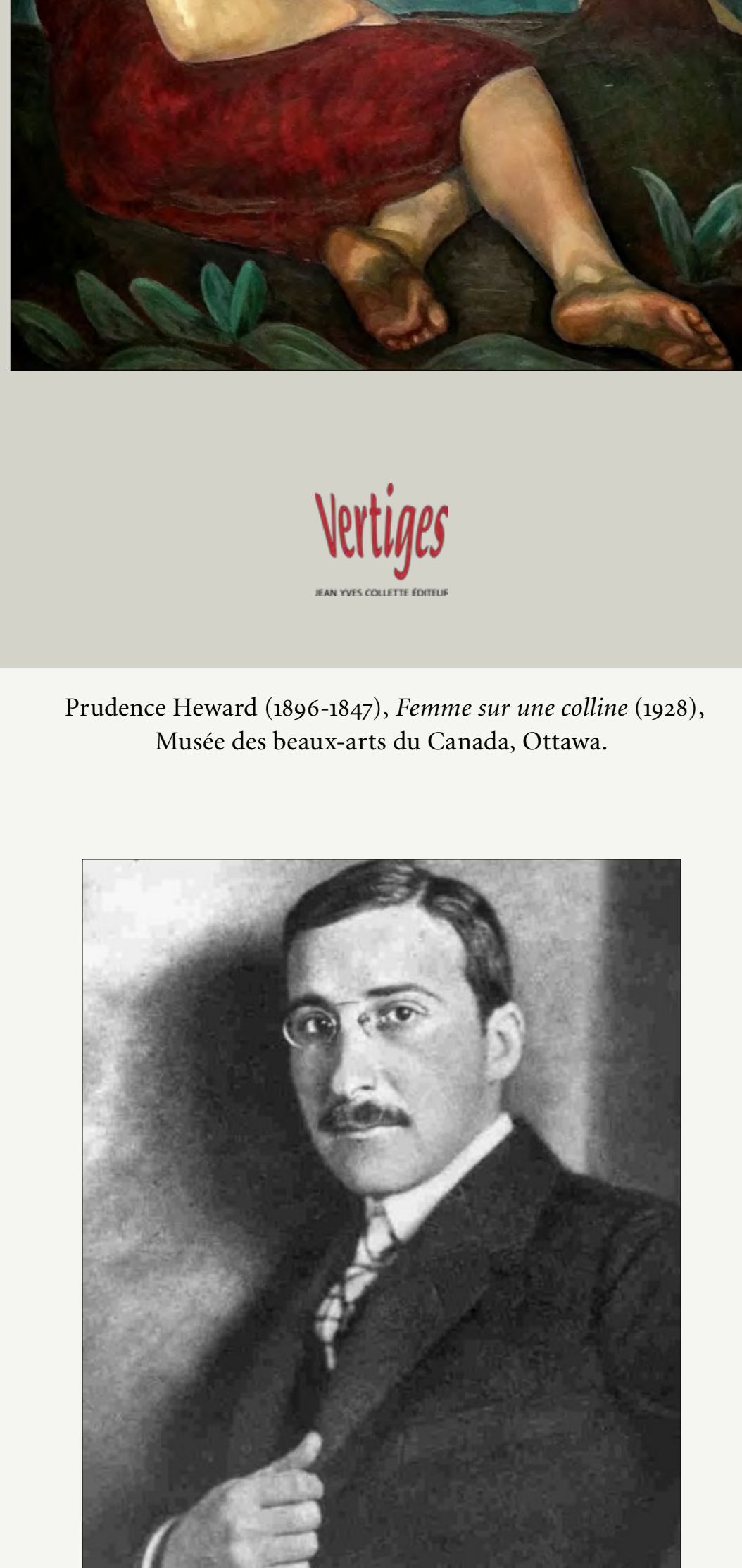


La Femme et le Paysage



Prudence Heward (1896-1947), *Femme sur une colline* (1928), Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa.

La Femme et le Paysage

C'ÉTAIT en cette année torride et sans pluie, où la sécheresse fut si néfaste pour la récolte du pays que la population en garda, des années durant, un souvenir terrible. Déjà en juin et juillet, il n'était descendu sur les champs altérés que quelques rares et rapides ondées, mais le mois d'août venu, il ne tomba plus une seule goutte d'eau. Même dans cette haute vallée du Tyrol où, comme tant d'autres, j'avais espéré trouver la fraîcheur, l'air brûlant, devenu couleur de safran, n'était que feu et poussière. Dès l'aube le soleil, jaune et morne comme l'œil d'un fiévreux, envoyait du fond du ciel vide ses rayons accablants sur le paysage éteint, puis, au fil des heures, une vapeur blanchâtre s'élevait peu à peu comme d'un immense chaudron en pleine ébullition et envahissait la vallée. Certes les Dolomites se dressaient, majestueuses, là-bas, dans le lointain et une neige claire et pure brillait sur leurs cimes mais seul l'œil évoquait et sentait la fraîcheur de leur éclat. Il était pénible de les regarder, de penser que peut-être le vent les survolait en mugissant, tandis que dans cette cuve, nuit et jour, une chaleur vorace s'insinuai partout et de ses mille suçoirs nous ravissait toute humidité. Dans ce monde déclinant où se fanaient les fleurs, où déperissait le feuillage et où tarissaient les rivières, toute vie intérieure finissait par mourir et les heures coulaient oisives et paresseuses. Comme tout le monde, je passais ces interminables journées presque entièrement dans ma chambre, à moitié dévêtu, les fenêtres closes, sans volonte, dans l'attente d'un changement, d'un léger rafraichissement de la température, rêvant, confusément, dans mon impuissance, de pluie et d'orage. Bientôt ce désir aussi se fana, se mua en une méditation sourde et stérile, semblable à celle des herbes mourant de soif et au rêve morne de la forêt immobile et vaporeuse.

Mais la chaleur augmentait de jour en jour et la pluie ne tombait toujours pas. Du matin au soir le soleil dardait ses rayons brûlants et son œil jaune et angoissant avait quelque chose de la fixité du regard d'un fou. On eût dit que la vie entière voulait cesser; tout s'arrêtait, les animaux étaient silencieux, nul bruit ne venait des plaines blanches, sauf la vague et sourde mélodie des vibrations de la chaleur et le murmure d'un monde en fusion. J'aurais voulu sortir et aller m'étendre dans la forêt, où des ombres bleues tremblaient entre les arbres, rien que pour échapper à ce regard jaune et fixe du soleil, mais l'effort qu'eussent exigé ces quelques pas était trop grand pour moi. Je restai donc assis dans un fauteuil devant l'entrée de l'hôtel pendant une heure ou deux, recroquevillé dans l'ombre étroite que le rebord du toit profilait sur le gravier. À un moment je dus reculer, le filet d'ombre s'était rétréci et le soleil déjà rampait jusqu'à mes mains; puis, renversé de nouveau dans mon fauteuil, je retombai dans une méditation morne, sans désir, sans volonté, sans notion du temps. Celui-ci avait fondu dans cette chaleur étouffante, les heures s'étaient dissoutes en une rêverie trouble et insensée. Je ne sentais du monde extérieur que les chauds effluves de l'air sur ma peau, cependant que mon cœur fiévreux battait avec précipitation.

Tout à coup, il me sembla qu'un souffle léger, très léger, passait sur la nature, comme si un soupir ardent et nostalgique fût sorti de quelque part. Je me levai : n'était-ce pas le vent? J'avais oublié jusqu'à son souvenir, depuis si longtemps que mes pommuns desséchés avaient été privés de sa fraîcheur. Toujours recroquevillé dans mon coin d'ombre, je n'avais pas encore senti son approche, mais les arbres, là-bas, sur le versant d'en face, semblaient avoir deviné une présence étrangère, car soudain ils se mirent à osciller très légèrement, comme s'ils se penchaient l'un vers l'autre pour se parler. Les ombres qui les séparaient, devenues vivantes, commencèrent à remuer et à s'agiter; tout à coup s'éleva dans le lointain une rumeur profonde et vibrante. C'était bien le vent, qui soufflait sur le monde, tout d'abord doux comme un murmure, léger comme une brise, puis mugissant comme un son d'orgue pour s'amplifier brusquement et s'abattre avec violence. Poussés par une peur subite, d'épais nuages de poussière se mirent à courir sur les routes dans une même direction; les oiseaux, jusque-là nichés dans l'ombre, sifflèrent brusquement dans les airs comme des flèches noires, les chevaux firent jaillir l'écume de leurs naseaux et, au loin, dans la vallée, le bétail se mit à beugler. Une force quelconque s'était éveillée et semblait proche, la terre l'avait pressentie ainsi que la forêt et les animaux, et le ciel à présent se couvrait d'un léger voile gris.

Je tremblais d'émotion. Mon sang était irrité par les fins aiguillons de la chaleur, mes nerfs tendus crépitaient, et jamais, comme à ce moment, je n'avais soupçonné la volupté du vent, la griserie bienheureuse de l'orage. Il s'annonçait, s'enflait, approchait, arrivait. Lentement le vent poussait devant lui des écheveaux souples de nuages, et derrière les montagnes on percevait un halètement poussif, comme si quelq'un là-bas roulait une lourde charge. Parfois ce halètement cessait comme sous l'effet de la fatigue. Le tremblement des sapins alors diminuait peu à peu, ils semblaient écouter, et mon cœur palpitait doucement avec eux. Partout où se portaient mes regards, l'attente égalait la mienne. La terre avait élargi ses crevasses, béantes comme des bouches assoiffées, et mon corps se préparait, ouvrant et dilatant tous ses pores, à aspirer la fraîcheur, à jouir de la froide et frissonnante volupté de la pluie. Machinalement mes doigts se crispaient comme s'ils pouvaient saisir les nuages et les amener plus rapidement jusqu'à cette terre altérée.

Mais ils arrivaient, paresseusement, poussés par une main invisible, ressemblant à de gros sacs boursofflés. Ils étaient lourds et noirs de pluie et se heurtaient en grondant comme des objets durs et pesants. Parfois une rapide leur, tel le pétilement d'une allumette, éclairait leur surface. Puis ils flambaient, bleus et menaçants, tout en approchant de plus en plus, toujours plus sobres au fur et à mesure qu'ils s'amoncelaient. Tel un rideau de théâtre, le ciel s'abaissait graduellement. Déjà l'espace entier était tendu de noir, l'air chaud et comprimé se condensait, puis il y eut un dernier moment d'arrêt pendant lequel tout se raidit dans une attente muette et lugubre. Tout paraissait étranglé par ce poids noir qui pesait sur l'abîme, les oiseaux ne pépiaient plus, les arbres avaient perdu leur frémissement et les petites herbes même n'osaient plus trembler. Le ciel semblait enserrer dans un cercueil de métal le monde brûlant où tout s'était figé dans l'attente du premier éclair. J'étais là, retenant ma respiration, les mains jointes et crispées, replié dans une délicieuse angoisse qui me paralysait. J'entendais autour de moi les gens s'affaïrer, les uns venaient de la forêt, d'autres fuyaient le pas de la porte, de tous les côtés on courait, les bonnes fermaient précipitamment les fenêtres et baissaient les volets avec fracas. Pris d'une activité subite, tout le monde remuait, s'agitait, se bousculait. Moi seul restais immobile, muet et fiévreux : tout en moi se tendait, se préparait au cri de la délivrance que déjà je sentais dans ma gorge, prêt à partir au premier coup de tonnerre.

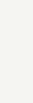
Je perçus alors, juste derrière moi, un violent soupir qui sortait d'une poitrine oppressée et auquel se mêlaient ces paroles ardentes et nostalgiques : « Si seulement il pouvait pleuvoir ! » La voix était si farouche, si impulsive que soupir d'une âme torturée, qu'il semblait venir de la terre elle-même, de cette terre assoiffée aux lèvres entr'ouvertes, de ce paysage tourmenté, anéanti sous un ciel de plomb. Je me retournai. Je vis une jeune fille : c'était elle, évidemment, qui avait parlé, car ses lèvres, pâles et bien marquées, n'étaient pas refermées et haletaient encore, tandis que son bras appuyé sur la porte tremblait doucement. Ce n'était pas à moi qu'elle s'était adressée, ni à personne. Elle était penchée sur le paysage comme sur un abîme et son regard terne fixait l'obscurité suspendue au-dessus des sapins. Il était noir et vide ce regard tourné vers la profondeur céleste et fixe comme un gouffre sans fond. Accroché au ciel, il fouillait la masse des nuages où devait éclater l'orage et ne m'effleurait même pas. Je pus ainsi observer l'inconnue à mon aise et je vis sa poitrine se soulever, comme si elle allait manquer de respiration, sa gorge délicate palpiter dans l'échancrure de son corsage; puis ses lèvres altérées frémirent et s'entr'ouvrirent pour répéter : « Si seulement il pouvait pleuvoir ! » Ce soupir m'apparut de nouveau comme celui de toute la terre angossée. L'air pétrifié de la jeune fille, son regard étrange tenaient du rêve et du somnambulisme. Et à la voir ainsi, blanche dans sa robe claire, se détachant sur le ciel noir, elle représentait vraiment pour moi la soif, l'attente de toute la nature languissante.

J'entendis un léger sifflement dans l'herbe près de moi, un picotement sec sur la croisée, un fin crissement dans le gravier brûlant. Tout à coup ce bruit, ce murmure fut partout. Je compris que c'étaient des gouttes d'eau qui tombaient, des gouttes fumantes, les heureuses messagères de la grande pluie rafraichissante. Elle commençait, elle avait commencé. Un heureux oubli des choses, une douce ivresse m'envahirent. Jamais je n'avais été aussi éveillé. Je fis un bond et attrapai une goutte dans la main. Lourde et fraîche elle claqua contre mes doigts. J'enlevai mon chapeau pour bien sentir sur mes cheveux et sur mon front cette humide volupté, j'étais avide de me jeter complètement sous la pluie, de la sentir sur ma peau brûlante, dans mes pores dilatés et jusqu'au plus profond de mon sang agité. Les gouttes ne s'écrasaient encore que parcimonieusement sur le sol, mais déjà je pressentais leur ample ruissellement, déjà j'entendais le vacarme de l'eau qui jaillirait des écluses du ciel, déjà j'éprouvais une sensation de bien-être à l'idée des nuages qui allaient crever sur la forêt, sur la chaleur accablante du monde embrasé.

Cependant, chose étrange, les gouttes ne tombèrent pas plus vite. On pouvait les compter. Elles arrivaient une à une, susurrant, claquant, crépitant à droite et à gauche, mais tous ces bruits isolés ne parvenaient pas à s'accorder en vue de la grande et bruisante symphonie de la pluie. Elles tombaient timidement, et leur cadence, au lieu de s'accélérer, ralentissait de plus en plus; brusquement toute pluie cessa. Ce fut comme l'arrêt subit du tic-tac d'une montre qui entraîne avec lui l'arrêt du temps. Mon cœur, qui brûlait déjà d'impatience, se refroidit tout à coup. J'attendis longtemps, mais il ne se passa rien. Le ciel, au front assombri, inclinait vers la terre son regard fixe et noir, un mortel silence plana pendant un moment, puis ce fut comme si sur sa face passait une lueur légère et moqueuse. Les hautes régions de l'atmosphère s'éclaircirent vers l'ouest, la cloison des nuages peu à peu se disloqua, et ils s'éloignèrent en faisant entendre de légers grondements. Leur masse noire s'amincit, cependant que sous l'horizon de plus en plus clair le paysage aux écoutes étendait son impuissante et morne désillusion. Un dernier tremblement de rage sembla agiter les arbres, ils se penchèrent et se recourbèrent, puis leurs filets qui déjà s'étaient tendues passionnément, telles des mains, retombèrent mollement, comme mortes. Le voile des nuages devenait de plus en plus transparent, une mauvaise et menaçante clarté se répandait sur le monde sans défense. L'orage s'était dissipé.



Je tremblais de tout mon être. Une véritable fureur s'empara de moi, révolte insensée de l'impuissance, de la déception, de la trahison. J'aurais voulu crier ou m'abandonner à des gestes de rage, l'envie me prit de casser quelque chose, envie diabolique qui répondait à un besoin fou de vengeance. Je sentais en moi la souffrance de toute la nature trahie, la langueur des plantes, la brûlure des routes, l'incandescence de la pierre, la soif de toute la terre déçue. Mes nerfs étaient de véritables fils électriques : leur tension était si grande que je les sentais vibrer au loin dans l'atmosphère chargée; ils flambaient sous ma peau comme de multiples flammèches. Tout me faisait mal, les bruits étaient hérissés d'aiguillons, tout semblait léché par de petites flammes et mon regard se brûlait à ce qu'il touchait. L'irritation avait gagné le plus intime de mon être, au plus profond de mon cerveau s'éveillaient des sens multiples, habituellement muets et sans vie, qui s'ouvraient comme de petites narines, par lesquelles la chaleur m'envahissait. Je ne distinguais plus ma nervosité de celle de la nature, la mince membrane qui me séparait d'elle était déchirée, il n'y avait plus qu'une commune désillusion; et tandis que mon regard fiévreux plongeait dans la vallée, qui peu à peu se remplissait de lumières, je sentais chacune d'elles flamber en moi, les étoiles même brûlaient mon sang. Cette fièvre démesurée me consumait au-dedans comme au-dehors, et, comme sous l'effet d'un douloureux sortilège, il me semblait que tout ce qui m'environnait pénétrait en moi pour y grandir et y brûler. Dans un magique éveil des sens, je sentais la colère de chaque feuille, le regard sombre du chien qui, la queue tombante, se glissait près des portes, et tout, tout me faisait mal.



Le gong annonçait l'heure du dîner. Le son du cuivre résonna en moi, douloureusement lui aussi. Je me retournai. Où étaient-ils, les gens anxieux et agités qui tout à l'heure avaient passé là en courant? Où était-elle, cette femme, symbole de l'univers altéré, que j'avais complètement oubliée dans le désarroi de la déception? Tout le monde avait disparu. J'étais seul dans la nature silencieuse. Mon regard embrassa encore une fois l'horizon. Le ciel était tout à fait vide à présent, mais il n'était pas pur. Un voile verdâtre couvrait les étoiles, et la lune montante brillait de l'éclat sinistre d'un œil de chat. Là-haut tout était blafard, ironique et menaçant, tandis qu'en bas, bien au-dessous de cette sphère incertaine, la nuit au souffle tourmenté et voluptueux d'une femme déçue tombait, sombre, phosphorescente comme une mer tropicale. Une dernière clarté, vive et moqueuse, brillait au firmament; en bas l'obscurité s'étendait, lourde et inquiétante : une hostilité silencieuse séparait les deux régions, une lutte sourde et dangereuse se déroulait entre le ciel et la terre. Je respirai profondément, mon trouble ne fit que grandir. Je plongeai ma main dans l'herbe. Sèche comme du bois, elle crépita entre mes doigts.

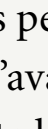
Le gong retentit une deuxième fois. Ce son mort m'était odieux. Je n'avais ni faim ni envie de voir du monde, mais cette atmosphère lourde et déserte était par trop horrible. Le ciel tout pesait sur ma poitrine, et je me rendais compte que je ne pourrais pas supporter son poids plus longtemps. J'entrai dans la salle à manger. Les pensionnaires étaient déjà assis à leurs petites tables. Ils parlaient à voix basse, mais pour moi c'était encore trop haut. Tout ce qui touchait mes nerfs irrités me causait une souffrance : le murmure des lèvres, le cliquetis des couverts, le bruit des assiettes, chaque geste, chaque souffle, chaque regard, tout se répercutait en moi et me faisait mal. Je dus me maîtriser pour ne pas faire une stupidité quelconque, mon pouls m'indiquait que mes sens étaient en proie à la fièvre. Je ne pus cependant m'empêcher de regarder l'une après l'autre les personnes présentes et je les détestai toutes, à les voir assises là si paisiblement, si à leur aise et prêtes à se jeter sur les plats, tandis que je me consumais. Une espèce de jalousie s'empara de moi devant ces gens contents et satisfaits, indifférents à la souffrance d'un monde, insensibles à la rage contenue qui s'agitait dans le sein de la terre mourante de soif. Je les dévisageai afin de savoir s'il ne se trouvait point parmi eux quelq'un qui partageât ce tourment et cette colère, mais tous semblaient mornes et sans souci. Il n'y avait là que des êtres placides, béats, à la respiration calme, des êtres insensibles, robustes, sains et j'étais le seul malade, le seul qui participât à la fièvre de l'univers. Le garçon me passa les plats. Malgré ma bonne volonté, il me fut impossible d'avaler une bouchée. Tout contact me dégoûtait. J'étais trop imprégné de la chaleur, du bouillonnement, de la souffrance de la nature tourmentée.

Une chaise à côté de moi bougea. Je sursautai. Chaque bruit à présent me faisait l'effet d'un fer chaud frôlant mon corps. Je regardai. Des gens s'étaient installés, de nouveaux voisins que je ne connaissais pas encore. Un monsieur d'un certain âge et sa femme, des bourgeois calmes aux yeux ronds et froids, aux joues qui mastiquaient. En face d'eux, me tournant le dos à demi, une jeune fille, leur fille sans doute. Je ne voyais que sa nuque blanche et fine, surmontée d'une épaisse chevelure noire, presque bleue, qui faisait penser à un casque d'acier. Elle était assise là sans bouger. À son attitude figée, je reconnus la femme que j'avais vue sur la terrasse, languissante, ouverte à la pluie comme une blanche fleur assoiffée. Ses petits doigts, d'une

mineur malade, jouaient nerveusement avec son couvert, sans pourtant faire de bruit; et ce silence autour d'elle me fit du bien. Elle non plus ne touchait à aucun plat. Je la vis saisir son verre avec précipitation. Elle aussi sentait la fièvre de l'univers, ce geste de la soif en était la preuve; j'étais heureux de le constater, et mon regard enveloppa mollement sa nuque d'une amicale sympathie. J'avais à côté de moi, je m'en rendais compte, un être qui n'était pas comme les autres séparé de la nature, qui brûlait de la même ardeur que le monde embrasé, et j'aurais voulu qu'elle connût le lien qui nous unissait. J'aurais aimé lui crier : « Sens donc ma présence! Sens-moi donc! Moi aussi je suis éveillé comme toi, moi aussi je souffre! Sens-le donc! Sens-le! »

L'ardent magnétisme de mon désir la parcourait. Mon regard la pénétrait, caressait ses cheveux, je l'appelais des lèvres, je la pressais mentalement contre moi, je projetais hors de moi toute ma fièvre afin qu'elle la sentît fraternellement. Mais elle ne se retourna pas. Elle resta immobile, froide et lointaine comme une statue. Personne ne venait à mon aide. Elle non plus n'éprouvait pas ma souffrance, ne communiait pas avec l'univers. Moi seul brûlais.

Oh! cette étouffante chaleur en moi et autour de moi. Impossible de la supporter plus longtemps. L'odeur grasse et écœurante de la cuisine m'incommodait; chaque bruit, telle une vrille, perçait mes nerfs. Mon sang s'agitait de plus en plus. Un brouillard rouge passait devant mes yeux, je me rendais compte que j'allais m'évanouir. Tout en moi était avide de fraîcheur et d'isolement, cette proximité des hommes m'écrasait. Il y avait une fenêtre à ma portée. Je l'ouvris toute grande. Tout là-bas était encore mystérieux, la violente inquiétude de mon sang était répandue dans l'immensité du ciel nocturne. La lune jaunâtre vacillait comme un ceil enflammé dans un halo de brouillard rouge et des vapeurs blafardes glissaient parcellées à des fantômes sur la campagne. Les grillons chantaient fiévreusement; l'air paraissait tendu de cordes métalliques aux vibrations aiguës et stridentes. De temps en temps on entendait le coassement léger et stupide d'une grenouille, des chiens aboyaient plaintivement et très fort; quelque part dans le lointain des bêtes mugissaient, et je me souvins qu'en des nuits semblables la fièvre empoisonnait le lait des vaches. Comme moi la nature était malade, comme moi elle éprouvait un violent dépit, une sourde rage et il me semblait regarder dans un miroir qui eût reflété mes sentiments. Tout mon être se penchait dehors, ma fièvre et celle du paysage se confondaient en une muette et moite étreinte.



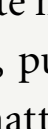
De nouveau les chaises remuèrent à côté de moi et de nouveau je tressaillis. Le dîner était terminé et les pensionnaires se levaient de table bruyamment; mes voisins passèrent devant moi. Le père d'abord, placide et rassasié, le regard aimable et souriant, ensuite la mère, puis la fille, dont maintenant seulement j'apercevais le visage. Il était pâle, légèrement jaune, de la même couleur terne et malade que la lune, ses lèvres étaient toujours entr'ouvertes comme sur la terrasse; elle marchait sans bruit, mais sans légèreté. Il y avait en elle une indolence et une lassitude qui me rappelaient étrangement mon propre état. Quelque chose en moi souhaitait son contact : être frôlé au passage par sa robe blanche ou respirer le parfum de ses cheveux. À ce moment-là ses yeux se dirigèrent de mon côté. Son regard fixe et noir me pénétra, s'incrusta en moi si profondément que lui seul exista, que le visage en fut éclipsé et que je ne vis plus que cette obscurité triste, dans laquelle je me précipitai comme dans un abîme. Elle fit un pas en avant, mais ses yeux ne me lâchèrent pas, ils restaient enfoncés comme une lance noire, dont la pointe à présent touchait mon cœur, qui s'arrêta. Une seconde ou deux elle maintint ainsi son regard cloué sur moi; je ne respirais plus, je me sentais emporté, sans volonté, par le noir aimant de cette pupille. Puis elle s'éloigna. Mon sang instantanément jaillit, comme d'une plaie, activant sa course à travers mon corps.

Quoi, que m'était-il arrivé? Il me semblait sortir des bras de la mort. Était-ce la fièvre qui m'avait troublé à ce point que je m'étais perdu dans le regard fugitif d'une passante? Mais j'avais cru y lire cette même frénésie silencieuse, cette langueur désespérée, cette soif avide et insensée, qui m'apparaissait partout, dans le regard de la lune rouge, dans les lèvres altérées de la terre, dans le cri tourmenté des bêtes, la même qui s'agitait et brûlait en moi. Oh! comme tout s'enchevêtrait dans cette étouffante et fantastique nuit, où tout s'était dissous en un sentiment unique d'attente et d'impatience.

Était-ce ma folie, était-ce celle de l'univers? J'étais agité, et il me fallait une réponse : je suivis l'inconnue dans le hall. Je la trouvai près de ses parents, plongée silencieusement dans un fauteuil. Son redoutable regard était invisible sous ses paupières baissées. Elle tenait un livre ouvert devant elle, mais je ne croyais pas qu'elle pût lire. J'étais certain que si elle sentait comme moi, si elle souffrait de la souffrance insensée du monde, elle ne pouvait pas se replier dans une muette contemplation, que ce n'était là qu'une attitude pour se dérober à la curiosité étrangère. Je m'assis en face d'elle et la dévisageai; j'attendais anxieusement afin de savoir si le regard qui m'avait ensorcelé n'allait pas réapparaître et me livrer son secret. Mais elle ne bougeait pas. Sa main tournait les pages l'une après l'autre, avec indifférence, et ses yeux restaient baissés. J'attendais, avec une anxiété qui ne faisait que croître; une puissance mystérieuse tendait ma volonté, forte comme un muscle, toute physique, pour briser cette feinte. Au milieu de tous ces gens qui s'entretenaient tranquillement, fumaient ou jouaient aux cartes, une lutte sourde s'engageait entre l'inconnue et moi. Je savais qu'elle ne voulait pas lever les yeux, qu'elle s'y refusait, mais, plus elle résistait, plus je m'obstinais; et j'étais fort, car il y avait en moi l'espoir de toute la terre altérée et l'ardeur inassouvie du monde déçu; avec la même insistance que la chaleur moite sur ma peau, mon volonte affrontait la sienne, et j'étais sûr que bientôt elle serait obligée de me livrer son regard, qu'elle ne pourrait faire autrement. Au fond de la salle quelqu'un se mit au piano. Les sons s'égrenaient doucement jusqu'à nous, montaient et descendaient en traits rapides, là-bas un groupe riait bruyamment de quelque plaisanterie stupide; j'entendais tout, je devinais tout ce qui se passait, sans cependant me relâcher un instant. Je comptais maintenant les secondes à haute voix, pendant que je tirais et aspirais ses paupières, et que par la concentration de ma volonté j'essayais de relever sa tête obstinément baissée. Les minutes passaient les unes après les autres, entrecoupées par les sons du piano – et déjà ma force faiblissait, lorsque tout à coup elle se leva d'un seul élan et me regarda droit dans les yeux. C'était ce même regard qui n'en finissait pas, ce néant noir, terrible, fascinant. Je fus aspiré sans résistance. Je plongeai dans ces pupilles noires comme l'objectif d'un appareil photographique et j'eus l'impression d'être englouti par elles, d'être précipité hors de moi-même; le sol se déroba sous mes pieds, et cette chute vertigineuse me causait une étrange volupté. Bien au-dessus de moi j'entendais encore le roulement sonore des arpegges, mais déjà j'avais perdu la notion réelle des choses. Mon sang avait fui, ma respiration s'arrêtait. Je me sentais étranglé par cette minute ou cette heure ou cette éternité, lorsque ses paupières se refermèrent. J'émergeai comme un naufragé qui sort de l'eau, frissonnant, secoué par la fièvre et le danger.

Je regardai autour de moi. En face, au milieu d'autres personnes, je ne vis qu'une jeune fille assise, penchée sur un livre, une jeune fille élançée, immobile, comme un tableau. Sous sa robe blanche son genou tremblait légèrement. Mes mains aussi tremblaient. Je savais que le jeu voluptueux de l'attente et de la résistance allait recommencer, que durant plusieurs minutes ma volonté tendue devrait soutenir ma prétention et que, finalement, un regard me replongerait dans de sombres flammes. Mes tempes étaient moites, mon sang bouillonnait. Je n'en pouvais plus. Je me levai sans me retourner et je sortis.

La nuit s'étendait à l'infini devant la maison éclairée. La vallée semblait engloutie, et le ciel brillait d'un éclat mouillé et voilé. Là non plus aucun changement, aucune fraîcheur, mais partout se retrouvait cette union dangereuse de la soif et de l'ivresse, que j'éprouvais dans mon propre sang. Quelque chose de malsain, d'humide, comme la sudation d'un fiévreux, traînait sur la campagne qui exhalait une vapeur laiteuse; des lueurs lointaines apparaissaient et disparaissaient brusquement dans la lourde atmosphère, un anneau jaune encerclait la lune et rendait son regard mauvais. Je me sentais fatigué comme jamais je ne l'avais été. Un fauteuil en rotin qu'on avait oublié de rentrer se trouvait là : je m'y jetai. Mes membres perdaient inertie, je m'étendis et restai immobile. Voici que, appuyé mollement contre le jonc souple, cette chaleur lourde me parut tout à coup merveilleuse. Elle ne me tourmentait plus, elle ne faisait que se presser contre moi, tendrement et voluptueusement, et je ne me défendais pas. Je fermai les yeux pour ne rien voir, pour sentir plus fort la nature, la chose vivante qui m'entreignait. Comme un poulpe vous enveloppait de ses tentacules, la nuit, molle et lisse, se pressait maintenant contre moi, me touchait de ses mille lèvres. Je cédai, je m'abandonnai à quelque chose qui me saisissait, me serrait, m'enlaçait, qui buvait mon sang, et dans cette chaude et lourde étreinte j'étais comme une femme anéantie dans la douce extase de l'amour. Il m'était agréable, et j'en frissonnais, d'être ainsi sans résistance, de livrer mon corps entier à la seule nature; cette puissance invisible était merveilleuse, elle me caressait la peau, la pénétrait, me détendait les articulations. Je n'essayais pas de lutter contre elle. Je m'abandonnais à ces sensations étranges, et, confusément, comme dans un rêve, j'avais l'impression que la nuit et ce regard de tout à l'heure, que la femme et le paysage n'étaient qu'une seule et même chose, dans laquelle il était doux de se perdre.



Un bruit me fit sursauter. De tous mes sens je tâtai autour de moi, sans savoir où j'étais. Puis je vis, je compris que je m'étais allongé dans ce fauteuil, que j'avais fermé les yeux, que je m'étais assoupi. Il devait y avoir plusieurs heures que je me trouvais là, car déjà il n'y avait plus de lumières dans le hall de l'hôtel. Mes cheveux collaient sur mon front moite : on eût dit qu'une chaude rosée était tombée sur moi pendant mon sommeil étrange et sans rêve. Je me levai, les idées confuses. Tout en moi était trouble, mais autour de moi également. On entendait des grondements dans le lointain, et parfois des lueurs passaient dans le ciel comme des menaces. L'air sentait le soufre et le feu, de moi-mêmes éclairaient derrière les montagnes et en moi demeuraient vifs le souvenir et le pressentiment. Je serais volontiers resté là pour me recueillir, prendre conscience de ce moment mystérieux : mais il se faisait tard et je rentra.

Le hall était vide. Les sièges se trouvaient encore la pêle-mêle, comme le hasard les avait groupés, sous la pâle clarté d'une unique lumière. Vides et inanimés ils paraissaient lugubres, et malgré moi j'évoquai dans l'un d'eux la tendre silhouette de l'étrange créature dont le regard m'avait tant troublé. Il était encore vivant au plus profond de mon être; je le sentais briller dans ma direction; un mystérieux pressentiment me faisait deviner qu'il était encore éveillé, quelque part dans ces murs, et sa promesse dansait dans mon sang comme un feu follet. Et il faisait toujours aussi lourd. À peine faisais-je les yeux, que je sentais des étincelles rouges sous mes paupières. Le jour blafard et brûlant continuait à luire en moi, cependant que m'enflévrant cette nuit vibrante, étincelante, fantastique.

Mais je ne pouvais pas rester dans ce corridor sombre et désert. Je montai l'escalier sans le vouloir. Il y avait en moi une force que je ne parvenais pas à maîtriser. J'étais fatigué, et pourtant, et je ne sentais pas encore prêt à dormir. Une étrange et lucide divination m'annonçait une aventure et mes sens étaient tendus vers quelque chose de chaud et de vivant. De fines et flexibles antennes partaient de mon être explorant l'escalier, frapper à toutes les portes; ma sensibilité, précédemment ouverte aux vibrations de la nature, me faisait à présent participer à la vie de l'hôtel. J'y percevais le sommeil, la tranquille respiration des dormeurs, la marche lourde et sans rêves de leur sang noir et épais, leur calme béat, mais aussi l'attrance magnétique d'une force invisible. Je soupçonnais quelque chose d'y être éveillé comme moi. Était-ce ce regard, était-ce le paysage qui avait mis en moi un être cette subtile et ardente folie? Il me semblait palper quelque matière douce à travers l'épaisseur des murs, une petite flamme d'inquiétude tremblait en moi, troublait mes sens et ne voulait pas se consumer. Je montai l'escalier malgré moi, m'arrêtant cependant à chaque marche pour écouter en moi-même, pas avec l'ouïe seulement, mais avec tous mes sens. Rien ne pouvait m'étonner, tout en moi guettait l'étrange, l'inouï, la nuit ne pouvait pas finir sans un miracle, la lourde chaleur prendre fin sans éclair. De nouveau, je faisais corps avec l'univers qui dans son impuissance appelait l'orage du plus profond de lui-même. Mais rien ne bougeait. Seul un souffle léger traversait la calme demeure. Fatigué et déçu je gravis les dernières marches, et j'eus peur de ma chambre solitaire comme d'un cercueil.

La poignée de la porte, humide et chaude au toucher, luisait vaguement dans l'obscurité. J'entra. Au fond, la fenêtre ouverte débouchait en carré de nuit où se détachaient les cimes serrées des sapins de la forêt d'en face et un bout de ciel nuageux. Tout était sombre au-dehors comme au-dedans, la nature et la chambre, seule fait bizarre et inexplicable – dans l'embrasement de la fenêtre brillait une chose mince, droite, qui faisait penser à un rayon de lune égaré.

Je fis quelques pas, pour voir ce qui pouvait luire en cette nuit où la lune était voilée. Je m'approchai encore un peu plus et cela se mit à bouger. Je fus surpris, mais non effrayé, car cette nuit-là j'étais étrangement préparé au fantastique, je l'attendais, je le pressentais. Aucune rencontre ne pouvait m'étonner, et celle-ci moins que toute autre, car vraiment c'était elle qui était là, la femme à laquelle inconsciemment j'avais pensé à chaque marche que je montais, à chaque pas que je faisais dans la maison endormie, celle dont mes sens exaltés avaient senti à travers les murs la présence éveillée. Son visage m'apparut comme une lueur, cependant que sa chemise de nuit semblait l'envelopper d'une vapeur blanche. Telle qu'elle était là, penchée sur le paysage et comme attirée mystérieusement vers son destin par le miroir luisant des profondeurs, elle paraissait féerique : Ophélie au-dessus de l'étang.

J'approchai, à la fois craintif et ému. Elle avait dû m'entendre, car elle se retourna. Son visage était dans l'ombre. Je ne savais pas si elle me voyait, si réellement elle m'entendait, car il n'y avait rien de brusque dans son geste, aucune frayeur, aucune résistance. Tout était silencieux autour de nous. Rien que le tic-tac d'une petite horloge accrochée au mur. Le silence se prolongea, puis elle dit soudain d'une voix douce ces mots inattendus : « Que j'ai peur. »

À qui parlait-elle? M'avait-elle reconnu? Était-ce à moi qu'elle s'adressait? Parlait-elle dans le sommeil? C'était la même voix, le même son tremblant qui, l'après-midi, avait frémi devant les nuages proches, avant même que son regard m'eût remarqué. Bien que ce fût étrange, je n'étais pourtant ni étonné ni troublé. J'allai vers elle pour la tranquilliser et je pris sa main. Elle était chaude et douce comme de l'amadou, ses doigts se brisaient soûvement dans les miens. Sans mot dire elle me laissa sa main. Tout en elle était détendu, sans ressort ni défense. Seules ses lèvres répétaient, et ses paroles semblaient venir de très loin : « Que j'ai peur, que j'ai peur! » Puis, dans un soupir mourant, comme si elle étouffait : « Ah, qu'il fait lourd! » La voix n'était qu'un murmure, comme s'il s'agissait d'un secret entre nous deux. Je sentais cependant que ce n'était pas à moi qu'elle s'adressait.

Je saisis son bras. Elle tremblait légèrement, comme les arbres l'après-midi, avant l'orage, mais elle ne se défendait pas. Je la serrai davantage, elle s'abandonna. Faibles, sans résistance, ses épaules tombèrent sur moi comme une vague chaude qui déferle. Elle était tout contre moi, à présent, je pouvais respirer la chaleur de sa peau et l'odeur moite de ses cheveux. Je ne fis aucun mouvement, elle resta silencieuse. Tout cela était étrange, et ma curiosité se mit à flamber. Mon impatience devint de plus en plus grande. J'effleurai ses cheveux de mes lèvres, elle ne s'y opposa point. Puis je pris ses lèvres. Elles étaient sèches et brûlantes, et sous mon baiser elles s'ouvrirent brusquement pour boire aux miennes, non avec passion, mais avec la calme exigence de l'enfant au sein. Elle me faisait l'impression d'un être mourant de soif, et, de même que ses lèvres, son corps svelte, dont je sentais la chaude respiration à travers le mince vêtement, se pressait contre moi, – tout comme avait fait la nuit tout à l'heure – sans violence, mais avec avidité et ivresse. Et voilà qu'en la tenant – mes sens étaient encore troubles – je sentais sur moi, chaude et moite, telle qu'elle était dans la journée, la terre altérée dans l'attente de l'ondée bienfaisante. Je l'embrassai et l'embrassai encore, et je croyais presser contre moi le vaste monde, comme si la chaleur qui brûlait ses joues était la vapeur brûlante des champs, comme si la campagne frémissante respirait dans sa chaude et molle poitrine.

Mais alors que mes lèvres errantes montaient jusqu'à ses yeux, dont les flammes noires m'avaient fait frissonner, au moment où je me redressai, pour voir son visage et en jouir davantage en le contemplant, je m'aperçus, étonné, que ses paupières étaient closes. Comme un masque grec taillé dans la pierre elle était là sans yeux, sans vie, – Ophélie morte, à présent, flottant sur les eaux, le visage inerte et pâle, émergeant des flots sombres. J'eus peur. La réalité m'apparut dans cette aventure fantastique. Je m'aperçus avec horreur que je tenais dans mes bras une malade, une égarée, une inconsciente, une somnambule poussée dans ma chambre par la chaleur accablante de la nuit, un être qui ne savait pas ce qu'il faisait, et qui peut-être ne voulait pas de moi. J'eus peur et je trouvai qu'elle était lourde.

Doucement je m'efforçai de laisser glisser sur une chaise, sur le lit, cette femme privée de volonté, afin de ne pas abuser de son délire, de ne pas accomplir une chose que peut-être elle n'eût point voulue, mais que désirait seulement le démon de son sang. À peine me sentit-elle délier l'étreinte, qu'elle se mit à geindre doucement :

« Ne me lâche pas! Ne me lâche pas! » et ses lèvres devenaient plus avides, son corps se serrait davantage contre le mien. Son visage aux yeux clos était tendu douloureusement; je m'aperçus, angoissé, qu'elle voulait s'éveiller et ne le pouvait pas, que ses sens égarés cherchaient de toutes leurs forces à s'évader de cette prison de ténébres, à retrouver leur lucidité. Et le fait que, sous le masque de plomb du sommeil, quelque chose luttait pour se dégager de l'enchantement, suscitait en moi la dangereuse envie de la réveiller. Mes nerfs brûlaient du désir de la voir non plus en état de somnambulisme, mais éveillée et parlant comme un être réel. Ce corps aux jouissances sourdes, je voulais à tout prix le ramener à l'état conscient. Je l'attrai violemment à moi, je la secouai, j'enfonçai mes dents dans ses lèvres et mes doigts dans ses bras, afin qu'elle ouvrît enfin les yeux et fit consciemment ce que jusqu'alors seul un vague instinct l'avait poussée à faire. Elle se courba en gémissant sous la douloureuse étreinte. « Encore... Encore... » murmura-t-elle, avec une chaleur insensée qui m'excitait et me faisait perdre la raison. Je sentais que l'éveil était proche, qu'il allait percer sous les paupières closes, qui déjà tremblaient d'une manière inquiète. Je la serrai de plus en plus fort, je m'enfonçai plus profondément en elle; soudain une larme roula le long de sa joue et je bus la goutte salée. La terrible agitation de son sein augmentait sous mon étreinte, elle gémissait, ses membres se crispaient comme s'ils eussent voulu briser quelque chose de terrible, le cercle de sommeil qui l'emprisonnait; et soudain – ce fut comme un éclair à travers le ciel orageux – quelque chose en elle se rompit. Elle fut de nouveau un poids lourd

et inerte dans mes bras, ses lèvres se détachèrent, elle laissa retomber ses mains, et lorsque je la déposai sur le lit elle resta couchée comme morte. J'eus peur. Involontairement, je la touchai, tâtai ses bras et ses joues, tout était froid, glacé, pétrifié. Seules ses tempes battaient faiblement. Elle gisait là comme un marbre, les joues humides de larmes ; une respiration légère caressait ses narines dilatées. De temps en temps un faible tressaillement la parcourait encore, vague descendante de son sang agité, mais les spasmes peu à peu s'apaisaient. De plus en plus elle ressemblait à une statue. Ses traits se détendaient et s'humanisaient, devenaient plus juvéniles, plus limpides. La crispation avait disparu. Elle s'était assoupie. Elle dormait.

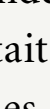
Je restai assis sur le bord du lit, penché sur elle et tout tremblant. Enfant paisible, elle reposait là, les yeux fermés, un léger sourire au coin de la bouche, animée d'un rêve intérieur. M'inclinant davantage vers elle, je distinguais chaque trait de son visage, je sentais sur ma joue le souffle de son haleine, et plus je la voyais de près, plus elle me paraissait mystérieuse et lointaine. Où étaient à présent les pensées de celle qui gisait là inerte comme une pierre, de cette femme qu'avait poussée vers moi le souffle brûlant d'une lourde nuit d'été et qui maintenant ressemblait à une morte rejetée sur le rivage ? Qui était cette femme qui se trouvait là à portée de ma main, d'où venait-elle, et quelles étaient ses origines ? Je ne connaissais rien d'elle, je savais seulement qu'aucun lien ne nous unissait. Je la regardais – minutes silencieuses où l'on n'entendait que le tic-tac de l'horloge accrochée au mur – et j'essayais de lire dans son visage muet, mais rien d'elle ne m'était familier. J'avais envie de l'arracher à ce sommeil bizarre, tout près de moi, dans ma chambre, tout près de ma vie, et j'avais peur, en même temps, de son premier regard de lucidité. C'est ainsi que je restai là, muet, une heure ou deux peut-être, à veiller sur le sommeil de cet être inconnu, et peu à peu j'eus l'impression que ce n'était pas une femme, un être humain, qu'une étrange aventure avait conduit près de moi, mais la nuit elle-même et que c'était le secret de la nature tourmentée et mourante de soif qui se révélait à moi. Il me semblait que la terre brûlante, les sens enfin apaisés, reposait là sous ma main.



J'entendis un bruit derrière moi. Je sursautai comme un coupable. La fenêtre tremblait, elle paraissait secouée par un poing gigantesque. Je me redressai brusquement. Devant moi, le mystère : une nuit transformée, nouvelle et dangereuse, déployait une sauvage activité avec des traînées sombres dans le ciel. On entendait un sifflement, une terrible rumeur, une tour noire s'élevait dans le ciel, et du fond des ténèbres une chose froide et humide se jetait sur moi avec violence : le vent. Il surgissait de l'obscurité avec une force prodigieuse, ses poings secouaient les fenêtres, martelaient la maison. L'obscurité était un gouffre béant et horrible, des nuages s'avançaient, qui bâtissaient avec une hâte frénétique de noires murailles, et l'on entendait comme un mugissement entre ciel et terre. La lourde et persistante chaleur était emportée par ce courant sauvage, tout s'agitait, se mouvait, se déployait, c'était comme une fuite rapide d'un bout à l'autre du ciel, et les arbres, solidement enracinés dans la terre, geignaient sous le fouet cinglant et invisible de la tempête. Soudain l'horizon fut divisé en deux par une lueur blanche : un éclair fendit le ciel jusqu'à la terre. Puis le tonnerre éclata avec une telle force qu'on eût dit que le ciel s'effondrait dans l'abîme. J'entendis remuer derrière moi. La femme s'était brusquement éveillée. L'éclair lui avait fait ouvrir les yeux. Troublée elle promena autour d'elle un regard effaré. « Qu'y a-t-il ? », dit-elle.

« Où suis-je ? » La voix n'était plus du tout la même qu'avant. Elle tremblait encore de peur, mais le timbre en était clair. De nouveau un éclair déchira le paysage ; je vis, l'espace d'un instant, le contour éclairé des sapins secoués par la tempête, les nuages qui couraient dans le ciel comme des bêtes furieuses, la chambre baignée d'une blanche lumière et, plus blanc que tout le reste, son pâle visage. Elle se leva d'un bond. Ses mouvements étaient devenus libres. Elle me regarda fixement dans l'obscurité. Son regard était plus noir que la nuit. « Qui êtes-vous, où suis-je ? » balbutia-t-elle, terrifiée, en ramenant sur sa poitrine sa chemise entr'ouverte. Je m'approchai d'elle pour la calmer, mais elle recula. « Que voulez-vous de moi ? » cria-t-elle de toutes ses forces. Je cherchai un mot pour la tranquilliser, pour lui parler, mais, à ce moment seulement, je me rendis compte que j'ignorais son nom. Un nouvel éclair illumina la chambre ; les murs paraissaient enduits de phosphore et éblouissaient par leur blancheur ; elle était devant moi, blanche, les deux bras tendus en avant dans un mouvement de défense dicté par la frayeur, et dans son regard, à présent éveillé, perçait une haine sans bornes. Dans l'obscurité qui s'abattit sur nous en même temps que le tonnerre, je cherchai vainement à l'apaiser, à m'expliquer, à la retenir, elle se dégagea, ouvrit violemment la porte que lui indiquait un nouvel éclair et se précipita dehors. Un coup de tonnerre formidable se fit entendre en même temps que se refermait la porte.

Puis ce fut le déchaînement, des ruisseaux se jetaient d'une hauteur infinie, pareils à des cascades et la tempête les brandillait avec fracas comme elle eût fait de cordages mouillés. Parfois elle lançait des paquets d'eau glacée et des bouffées d'air parfumé dans l'embrasure de la fenêtre, où je restai en contemplation jusqu'à ce que mes cheveux fussent mouillés et mon corps trempé. J'étais heureux de sentir la pureté des éléments, il me semblait que les éclairs me délivraient moi aussi de mon accablement, et j'aurais voulu crier de plaisir. J'oubliais tout dans le ravissement de pouvoir enfin respirer et sentir cette fraîcheur que j'aspirais comme la terre, comme la campagne : j'éprouvais la volupté d'être secoué comme les arbres qui oscillaient en sifflant sous les verges mouillées de la pluie. La lutte voluptueuse entre le ciel et la terre était d'une beauté démoniaque, c'était une gigantesque nuit de noces dont je partageais le plaisir en pensée. Les éclairs empoignaient la terre frémissante, le tonnerre s'abattait sur elle et c'était dans cette obscurité gémissante une étreinte passionnée. Les arbres soupiraient voluptueusement, et, au milieu des éclairs de plus en plus violents, l'horizon tissait ses mailles, les veines ouvertes du ciel se mêlaient en coulant aux rigoles des chemins. Tout se disloquait, s'effondrait, la nuit et le monde, et un souffle nouveau, merveilleux, dans lequel l'odeur des champs se mêlait à l'haleine embrasée du ciel, me pénétrait de sa pureté. Trois semaines d'ardeur contenue s'assouissaient dans cette lutte, dont j'éprouvais les bienfaits. Il me semblait que la pluie entraînait dans mes pores, que le vent purificateur passait par mes bronches, je n'étais plus un être humain, j'étais la pluie, l'ouragan, la nuit, le monde dans ce débordement de la nature. Une fois que peu à peu tout se fut rasséréné, que les éclairs, devenus bleus et inoffensifs, ne firent plus qu'errer dans le ciel, que le grondement du tonnerre se fut réduit à une paternelle exhortation, et que le vent s'étant fatigué une pluie réjouissante se fut mise à tomber, la lassitude alors me gagna et un besoin de repos se fit aussi sentir en moi. Mes nerfs vibraient comme une musique cependant que mes membres se détendaient délicieusement. Dormir maintenant avec la nature et se réveiller avec elle fut le cri de tout mon être ! Je me dévêtis en hâte et je me jetai dans mon lit. Il avait conservé l'empreinte de douces formes étrangères. Je les sentais vaguement, la singulière aventure tentait de renaître dans mon esprit, mais je ne la comprenais même plus. La pluie tombait toujours et balayait mes pensées. Tout ne m'apparaissait plus que comme un rêve. Sans cesse j'essayais de me souvenir de ce qui m'était arrivé, mais la pluie tombait, tombait toujours. La nuit douce et chantante était un merveilleux berceau, et j'y sombrai, m'endormant avec elle.



Le lendemain matin, en m'approchant de la fenêtre, je vis un monde transformé. La campagne, claire et sereine, étendait ses contours fermes sous les rayons d'un soleil stable, et, bien au-dessus d'elle, lumineux miroir de cette sérénité, l'horizon déployait sa vaste voûte bleue. La limite était nettement tracée ; le ciel, qui, la veille, avait profondément pénétré les champs et les avait fécondés, était infiniment loin. Il était très loin à présent, à des mondes de distance, et, détaché de tous liens, il ne touchait plus nulle part la terre odorante, son épouse qui respirait, apaisée.

Un abîme bleu les séparait et, sans désirs comme des étrangers, le ciel et le paysage se regardaient.

Je descendis à la salle à manger. Les pensionnaires étaient déjà réunis. Ils étaient tout autres qu'en ces semaines de chaleur épouvantable. Ils avaient repris une activité normale. Leur rire était clair, leurs voix étaient mélodieuses, métalliques ; leur apathie de la veille avait complètement disparu, le lien pesant qui les enserrait s'était rompu. Je m'assis au milieu d'eux et ma curiosité se mit à chercher celle dont le sommeil m'avait presque arraché l'image. Elle était assise à la table voisine, entre son père et sa mère. Elle était gaie, ses épaules semblaient légères et je l'entendis rire, d'un rire clair et insouciant. Mon regard l'enlaça. Elle ne m'aperçut pas. Elle racontait une histoire quelconque qui l'amusait et entre les mots perlait un rire enfantin. Elle finit par regarder de mon côté, par hasard, et à ce rapide coup d'œil son rire involontairement se tut. Elle me regarda plus attentivement. Elle paraissait intriguée, ses sourcils se froncèrent, son œil sévère m'interrogeait, et peu à peu son visage se tendit, parut tourmenté, comme si elle voulait se rappeler quelque chose sans y parvenir. J'attendais, les yeux dans ses yeux, pour voir si aucun signe d'agitation ou de gêne me concernant ne s'y lirait. Mais déjà elle avait détourné la tête. Au bout d'une minute son regard revint sur moi. Encore une fois il examina mon visage. Une seconde seulement, une longue seconde, je le sentis dur, acéré, métallique, pénétrer profondément en moi, mais ensuite il se détacha, tranquillisé, et je vis à la clarté ingénue de ses yeux, à l'air presque content avec lequel elle tourna légèrement la tête, qu'éveillée elle ne savait plus rien de moi et que notre commune aventure avait sombré dans la nuit magique. Nous étions redevenus des étrangers, aussi éloignés l'un de l'autre que le ciel et la terre. Elle parlait avec ses parents, balançait, insouciant, ses sveltes et virginales épaules, ses dents étincelaient gaiement sous les lèvres minces dont j'avais, il y a quelques heures à peine, étanché la soif et chassé l'étouffante chaleur de tout un monde.

FIN

La Femme et le Paysage,

de Stefan Zweig (1881-1942),

nouvelle traduite de l'allemand par Alzir Hella (1881-1953),

– ami et directeur littéraire de l'auteur –

est extraite du recueil *La Peur*

paru aux éditions Grasset,

à Paris, en 1935.

ISBN : 978-2-89816-220-6

© Vertiges éditeur, 2020

– 1221 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org